

-Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

*Athalie*

- Qu'il n'écoute sans aigreur la vérité qui lui est dite, non pas seulement sans aigreur, mais avec amour.

Le comte Joseph de MAISTRE.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le travail curieux qu'un de nos archéologues musiciens les plus érudits, M. Adrien de La Fage, a publié dans *la Maîtrise* sous le titre de: *La musique moderne attaquée par un Évêque et défendue par un Roi*; travail curieux, en effet, où l'on voit le chef de la dynastie de Bragance, Jean IV, roi de Portugal, prendre la défense de la musique re- // 183 // -ligieuse [religieuse] du XVI<sup>e</sup> siècle, celle de Palestrina et de son époque (car c'est-ainsi qu'il faut entendre ces mots: *Musique moderne*), contre l'évêque Cirillo Franco, qui s'était permis d'attaquer cette même musique.

On vient de nous raconter un fait qui nous a rappelé cette histoire; un fait où il n'est question, ni d'un roi, ni d'un évêque, mais d'un simple laïque se faisant le champion du plain-chant contre un prêtre qui l'attaque.

Nous nous sommes hâté d'écrire cette anecdote pour ne pas en laisser refroidir l'impression dans notre esprit, et nous la livrons à nos lecteurs telle qu'elle nous a été rapportée.

Le dimanche, 28 août de l'année 1859, il y avait de vingt-cinq à trente personnes à la table d'hôte du château de V.-M.-les-Bains. On sait quel est le personnel obligé et quelque peu bigarré de ces sortes d'établissements, où se rencontrent et se coudoient des gens de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de toute profession.

C'était dans ce pêle-mêle que figurait un de nos amis, que vous connaissez tous, chers lecteurs, amateur passionné des chefs-d'œuvre dramatiques ou symphoniques des grands musiciens de toutes les écoles, mais, à l'Église, partisan déclaré du plain-chant.

Au dîner dont il est question, notre voyageur fut placé à l'une des extrémités de la table, auprès de deux amis qu'à sa grande satisfaction il avait rencontrés là par hasard, l'un à sa gauche, l'autre en face, tandis qu'à sa droite était un ecclésiastique arrivé depuis peu d'instant. Les conversations, quoique établies sur toute la ligne, n'avaient pas encore atteint ce degré d'animation qui signale le milieu et surtout la fin de tout repas, lorsque l'abbé, ayant saisi la première occasion de témoigner à son voisin quelque-une de ces attentions banales qu'on recherche d'ordinaire entre convives pour mettre fin à un silence gênant et rompre au plutôt la glace, lui dit:

- Je m'estime fort heureux de me rencontrer avec Monsieur (ici le nom de notre ami), et je suis bien sûr que si M. le curé de L\*\*\*, M. l'abbé X, dont je suis le vicaire, avait su qu'une aussi bonne fortune m'attendît, il n'aurait pas manqué de me charger de tous ses compliments pour son compatriote et son ancien ami; car, ajouta-t-il en supprimant tout à coup la manière de parler à la troisième personne, je crois, Monsieur, si je ne me trompe, que vous avez été lié avec M. l'abbé X., et que vous avez fait autrefois de la musique ensemble...

Au nom de l'abbé X., un des propagateurs les plus ardents de la musique mondaine et théâtrale dans les églises du Midi, et dont cet excellent Castil-Blaze avait complètement bouleversé le cerveau par les lazzis intarissables de sa verve méridionale, ses allures d'*impresario* bouffe et son goût pour les fioritures boursoufflées du vieux style italien, notre ami, sans répondre à ce que l'interpellation de M. l'abbé avait de poli, ne pût s'empêcher de lui dire avec une certaine vivacité:

- Ma foi, Monsieur l'abbé; si vous êtes vicaire à L\*\*\*, j'en suis fâché pour vos oreilles, que je suppose être accoutumées dès longtemps à goûter les beautés du plain-chant et des mélodies véritablement religieuses, et que je vois condamnées maintenant à entendre une musique bien profane et bien étrange.

- Comment, Monsieur, s'écria M. l'abbé d'un ton plus animé encore, vous appelez étranges et profanes des morceaux composés par un génie tel que *Monsieur* Rossini; des morceaux tirés de ses plus beaux opéras, et que M. Castil-Blaze, que vous avez bien dû connaître, cet homme d'un goût si pur et d'un si vaste // 184 // savoir, a arrangés sur les textes de la liturgie de la messe? Mais c'est admirable, Monsieur, cette musique-là! c'est magnifique, délicieux, sublime! et M. Castil-Blaze nous a rendu un très-grand service en dotant les églises de pareils chefs-d'œuvre.

Dès les premiers mots de cette tirade de M. l'abbé, il s'était fait un grand silence dans la salle; les conversations avaient cessé tout à coup, et tous les regards s'étaient tournés vers les deux interlocuteurs; si bien que sur la physionomie des assistants on pouvait lire l'expression d'une vive curiosité que l'on eût pu traduire par ces mots: Un prêtre et un homme du monde aux prises l'un avec l'autre! Bon, ça va être amusant!

- Je vous demande bien pardon, monsieur l'abbé, dit notre ami, dont les traits avaient légèrement pâli. Mais je confesse ma surprise, et quelque chose de plus encore, en entendant de semblables paroles sortir de la bouche d'un ecclésiastique...

- Mes paroles, pourtant, reprit l'abbé, n'ont rien d'extraordinaire; elles ne pourraient sembler telles qu'aux yeux de certains esprits exclusifs ou nombre desquels je serais fâché de vous ranger...

- Vos paroles n'ont rien d'extraordinaire, dites-vous, monsieur l'abbé? voyez le silence d'étonnement qui s'est fait dans la salle, et qui, je l'avoue, me cause, à moi-même, un certain embarras! Si l'un de ces Messieurs, si un homme du monde me tenait un pareil langage, j'en serais choqué, sans doute, comme on est choqué de toute contre-vérité,- de toute proposition malsonnante et qui porte à faux; mais de votre part, monsieur l'abbé, j'en suis vraiment peiné. C'est donc vous, vous prêtre, qui venez nous dire que la musique de théâtre est convenablement placée dans une église?

- Et pourquoi pas, Monsieur, si elle est telle, si elle est excellente?

- Quoi donc! vous pensez que la beauté et l'excellence d'une œuvre d'art justifient seules son admission dans le temple? mais alors vous me direz que la Vénus de Milo, les Trois Grâces de Raphaël peuvent être exposées dans une église, par cela même que ces œuvres sont excellentes. On peut faire du chemin avec une pareille théorie qui atteste chez vous une naïveté que doivent vous envier ces beaux enfants qui égayent notre table et qui nous considèrent avec de grands yeux étonnés. La première théorie en fait d'art, et surtout en fait d'art religieux, c'est celle des convenances. « Les bienséances, — ceci est un mot de La Bruyère — les bienséances

mettent la perfection, et la raison met les bienséances (1). » La raison, c'est-à-dire l'appréciation des vrais rapports des choses. Ainsi, monsieur l'abbé, c'est vous qui venez nous dire que la même musique qui a déjà exprimé les passions humaines dans ce qu'elles ont de plus excitant et de plus sensuel, est parfaitement apte à exprimer les plus sublimes mystères de la foi, à chanter les louanges du Dieu de toute sainteté et à s'allier aux paroles du texte sacré!

- Vous ne me supposez pas, j'espère, les intentions que vos paroles semblent faire entendre? dit M. l'abbé.

- Je suis si loin d'attaquer vos intentions que j'ai tout mis // 185 // jusqu'ici sur le compte de cette naïveté que nous admirons tous, qui fait votre éloge, et qui me viendra probablement en aide, durant le cours de cet entretien, pour prendre votre défense contre vous-même. Vous parlez de Rossini, ce grand génie musical, dites-vous, et sur ce point nous sommes parfaitement d'accord. Sachez pourtant une chose que je suis bien aise de vous dire en passant; c'est que Rossini se moque le plus agréablement du monde de cette burlesque compilation fabriquée par Castil-Blaze dans un moment d'aberration, et que ce dernier a intitulée si naïvement: *Messe solennelle de Rossini*; car c'était aussi un homme très-naïf que Castil-Blaze. Seulement, cette naïveté tenait chez lui à une ignorance absolue des choses saintes, tandis que, chez vous, elle tient à l'ignorance des choses mondaines. C'est un avantage que vous avez sur lui.

- Messieurs, moi qui vous parle, dit une voix qui partit du milieu de la table, j'ai beaucoup connu M. Castil-Blaze C'était un fort brave homme, un homme très-complaisant; à telles enseignes qu'il me donnait des billets pour *la Pie voleuse* [*La gazza ladra*], *le Barbier de Séville* [*Il barbiere di Siviglia*], *la forêt de Sénart*, *Robin des Rois*, *les Folies amoureuses*, et autres ouvrages qu'il faisait représenter sur le théâtre de l'Odéon.

- Je remercie Monsieur\*\*\* de son observation, reprit notre ami, puisque, par ce seul trait de biographie, il fait apprécier l'homme qui s'ingérait de régénérer ainsi la musique d'Église.

Vous vantez, poursuivit-il, la science et la pureté de goût de M Castil-Blaze, monsieur l'abbé; et moi je prétends que le goût de M. Castil-Blaze était *très-impur* en fait de musique religieuse, et je vais à l'instant même vous en donner une preuve. Pardonnez-moi de parler de choses dont il est rarement question dans une réunion comme celle-ci. N'est-ce pas le mystère de la sainte Trinité que l'Église célèbre dans le dernier verset du *Gloria: Tu solus altissimus, Jesu Christe, in gloria Dei patris*? Eh bien, monsieur l'abbé, savez-vous le morceau que M. Castil-Blaze a choisi pour exprimer ce mystère devant lequel nous courbons tous nos fronts et qui nous écrase par ses profondeurs incommensurables?... Il est allé chercher la strette du quintette de *la Cenerentola* (- *Cenerentola*, monsieur l'abbé, est un mot italien qui veut dire *Cendrillon*, l'opéra de *Cendrillon*!), le morceau le plus évaporé, le plus folâtre, le plus bouffe de ce délicieux opéra bouffe. Oui, monsieur l'abbé, les imprécations d'un vieillard ridicule, *don Magnifico*, père de trois jeunes filles, à la fois berné par celles-ci et leurs prétendants, c'est là ce qui a semblé, aux yeux de cet homme d'un *goût si pur*, digne

---

(1) Il faut transcrire le texte entier de La Bruyère et le recommander aux lecteurs. Après la phrase citée: « Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ni dans un sermon des tons de théâtre; l'on ne voit point d'images profanes dans les temples, un Christ, par exemple, et le jugement de Paris dans le même sanctuaire. » *De quelques usages*. Le grand moraliste a dit ailleurs: « Toute musique n'est pas propre à louer Dieu et à être entendue dans le sanctuaire. » *Des esprits forts*.

de glorifier le mystère de la sainte Trinité. Voilà pour la fin du *Gloria*; voyons le commencement du *Credo*. Cette profession de foi de l'Église en un seul Dieu créateur, qui s'est fait homme, qui est mort pour nous, etc., l'arrangeur a jugé qu'elle pouvait être chantée sans façon sur une cavatine du *Barbier de Séville* [*Il Barbiere di Siviglia*], la sérénade que le comte Almaviva chante sous les fenêtres de Rosine, la pupille fort insoumise du docteur Bartholo [Bartolo]; Rosine [Rosina], que ce même comte Almaviva va enlever tout à l'heure à l'aide des manœuvres et des gentilleses de l'honnête barbier Figaro. Mon Dieu! monsieur l'abbé, je sais fort bien que vous ignorez absolument ce que c'est que *la Cenerentola*, ce que c'est que Rosine [Rosina], Almaviva et Figaro; je sais bien que vous n'avez jamais mis le pied dans un théâtre, et que le peu de musique, que vous pouvez connaître, c'est à l'église que vous l'avez entendu, ou bien dans quelque honorable famille où vous ayez rencontré quelque jeune séminariste enragé de musique profane, comme j'en connais plusieurs, ou quelque jeune pensionnaire à qui sa maîtresse aura fait tapoter quelques polkas, ou bégayer // 186 // innocemment de fades romances, des duos d'amour, auxquels la pauvre enfant n'entend goutte, et qui n'ont fait que développer en elle un goût faux et anti-musical, en attendant que les mêmes choses développent en son âme une foule de faux sentiments. Voilà pourquoi, monsieur l'abbé, en dépit de tout ce que vous avez dit, vous êtes blanc à mes yeux comme l'agneau qui vient de naître. Mais aussi, voilà pourquoi un homme du monde comme moi, comme chacun de ces messieurs, qui n'a pas le mérite de cette naïveté dont je parlais tout à l'heure, est meilleur juge que vous de l'art religieux. Veuillez suivre mon raisonnement.

Un indifférent, un incroyant, entre rarement dans une église; mais si, poussé par un motif de simple curiosité, il franchit le seuil du temple un jour de solennité musicale, je dis qu'il appréciera mieux que vous, prêtre, la convenance de la musique qu'on y exécute, parce qu'il a jugé de l'art mondain sur son véritable terrain, parce que l'habitude des théâtres, des concerts, un certain tact des bienséances lui ont révélé la vraie nature des sentiments dont cet art s'est inspiré; parce que, en entrant dans le temple, il fait, momentanément, dans son esprit, dans son cœur, peut-être, adhésion à un ordre d'idées tout différent; parce qu'il se dit en lui-même: Ah! ici ce n'est plus le Dieu du plaisir, des vanités, des joies terrestres qu'on adore; c'est le Dieu du renoncement, du sacrifice, le Dieu du Calvaire.

En voyant l'Église livrée à ces musiques échevelées et dévergondées qui viennent afficher, dans son sein, l'impudence des mœurs théâtrales, avec leurs roulades effrontées, leurs palpitations langoureuses, leurs suffocations indécentes; en voyant l'Église ouverte à ces histrions qui se rengorgent, qui font des roulements d'yeux et qui roucoulent la bouche en cœur, ce sceptique, cet incroyant se scandalise, et peu s'en faut qu'il ne s'écrie: - Arrière! chassez moi ces vendeurs du temple! ils ont fait irruption dans l'héritage du Seigneur et ils ont souillé son sanctuaire (1)! Cet incroyant a trouvé là, en effet, dans ces chants, dans cet appareil théâtral, l'expression habituelle de ces folies coupables, de ces délires honteux, de toutes ces choses dont l'apôtre défend de prononcer le nom entre chrétiens, et contre lesquelles vous n'avez pas assez de foudres dans la chaire et dans le confessionnal. Et il ne s'y trompe pas, lui, le mondain; il sait bien dans quel foyer sordide ces accents et ces mélodies ont pris naissance. Le voilà lui-même redevenu chrétien malgré lui. Ne vous en vantez pas, monsieur l'abbé, car c'est aussi malgré vous, contre vous, qu'il est redevenu momentanément chrétien; c'est votre paganisme qui a refoulé, pour ainsi dire, tous ses sentiments dans la foi; c'est qu'il conserve, si incroyant que vous vous le représentiez et qu'il pense l'être lui-même, c'est qu'il conserve, à travers les rêves de

---

(1) *Deus, venrunt gentes in hereditatem tuam; polluerunt sanctum tuum*, Ps. 78.

son orgueil, la notion juste et intacte des vrais rapports qui existent entre la créature et le créateur, et du culte dû à Celui qui veut être adoré en *esprit et en vérité*. Et ne croyez pas que ce soit la une de ces suppositions en l'air qui ne se réalisent jamais. J'ai vu, monsieur l'abbé, j'ai vu, je vous l'atteste, des libres penseurs, des protestants et jusqu'à des juifs que je pourrais nommer, assister à certaines solennités catholiques; je les ai vus désertier le temple, blessés qu'ils étaient, à l'audition des chants profanes, dans ce sentiment indestructible de révérence que tout homme éprouve à l'aspect de ce lieu consacré où ses semblables viennent prier. Qu'à la place de ces chants profanes, les enfants de chœur chantent dévotieusement un simple verset de plain-chant, une // 187 // simple antienne; que les sons religieux de l'orgue résonnent majestueusement dans la voûte, ces mêmes auditeurs, retenus par un charme secret, par un attrait indéfinissable, par une émotion irrésistible...

- C'est cela, c'est cela même! interrompirent à la fois les deux amis de l'interlocuteur, M. d'A... et M. G... qui, dès le début de la discussion, s'étaient hautement prononcés pour lui.

Profitant de ce moment d'interruption, l'abbé s'exprima ainsi:

- Je n'ai nullement prétendu, quant à moi, que je fusse bon juge du choix qu'on doit faire de certains morceaux de musique théâtrale lorsqu'il est question de les transporter dans le sanctuaire, et je suis bien d'avis que ce choix doit être fait avec la plus grande circonspection et le soin le plus scrupuleux.

- Pardon! mais il n'y a aucun choix à faire, dit le laïque: il faut laisser au théâtre la musique théâtrale. Si les choses saintes sont pour les saints, les choses profanes doivent rester parmi les profanes, Il n'y a rien de plus clair...

- Cependant, s'il y a des fragments d'opéra qui seraient déplacés dans l'église, ce que j'accorde volontiers, reprit l'abbé, vous ne pouvez disconvenir qu'il en est aussi de très-beaux, de très-religieux, et qui font singulièrement pâlir cette triste et insupportable psalmodie du plain-chant, qui, véritablement, n'est plus au niveau des idées de notre époque, et qui devrait disparaître de l'office divin, tant elle est monotone et surannée...

- Vraiment, Monsieur l'abbé, je ne sais si je dors ou si je veille; je vous vois, je vous écoute, et je crois rêver; je reste confondu et je me demande ce que c'est que l'intelligence et la raison humaines. Est-ce donc à moi, Monsieur l'abbé, à vous citer les innombrables canons et décrets des conciles, des papes des évêques qui recommandent l'étude du plain-chant, qui en font une obligation en même temps qu'ils prescrivent la musique mondaine? Ces décrets, vous devez les connaître mieux que moi, et j'attends que vous m'appreniez qu'ils sont tombés en désuétude, qu'ils n'ont plus force de loi. Eh bien, soit, j'y consens. Ces canons, ces décrets, n'y croyez pas; tenez-les pour non avenues. Mais croyez-en alors les philosophes protestants (1), les saints-simoniens (2), les israélites (3), les renégats (4), qui s'inclinent // 188 //

---

(1) « Il faut n'avoir, je ne dis pas aucune piété, mais je dis aucun goût, pour préférer, dans les églises, la musique au plain-chant. » *Dict. de Mus.* de J.-J. Rousseau, au mot *mottet*.

(2) Suivant l'auteur de la brochure intitulée: *Du passé et de l'avenir des beaux-arts* (Doctrine de Saint-Simon; Paris. A. Mesnier, 1830) le chant grégorien est « ce chant simple, grave, expressif, *si bien assorti à la majesté sévère des paroles sacrées*, qu'il en semble, MÊME AUJOURD'HUI, la déclamation nécessaire ou L'INSÉPARABLE ACCOMPAGNEMENT; » p 35.36. A la page 71, le même écrivain dit: « La musique sacrée de plusieurs compositeurs a souvent le caractère théâtral, et sa profane élégance

devant la majesté, la sainteté des mélodies grégoriennes. Je m'engage, quand vous le voudrez, à mettre leurs textes sous vos yeux.

Je vous le demande, monsieur l'abbé; pourquoi faut-il que moi fidèle, moi chrétien, qui crois tout ce que vous enseignez; fidèle très-chétif, chrétien bien faible, c'est vrai:

Ami de la vertu plutôt que vertueux;

mais catholique très-ferme, je vous prie de le croire; pourquoi faut-il que j'aie à disputer contre vous? Dieu me préserve de proférer une parole qui ne soit pas respectueuse! Demain, après-demain, un jour ou l'autre, j'irai me prosterner aux pieds d'un prêtre, aux vôtres, peut-être, au saint tribunal. Mais ici, laissez-moi vous dire que les rôles sont terriblement intervertis. Il ne s'agit pas, en ce moment, de plain-chant, de musique, de telle ou telle forme d'art ou de liturgie. Quelque chose de plus grave est en jeu. Oui, je le dirai, je tremble quand je vois un ministre du Seigneur me dire tranquillement que le chant grégorien a fait son temps, qu'il faut marcher avec son siècle, que la belle musique de théâtre ou de concert attire plus de monde dans l'église, que cette musique cesse d'être profane, est *sanctifiée*, - on l'a dit, - dès lors qu'elle est appliquée bien ou mal sur les textes sacrés; quand, dis-je, j'entends de pareilles choses dans une bouche comme la vôtre, je me tais et j'admire ce prodige de candeur et d'innocence de la part de ce prêtre qui, dans son ignorance des choses du monde et des procédés de l'art mondain, ne voit pas à quel genre d'impressions et de sensations se rapporte cette musique qu'il veut substituer au chant grégorien traditionnel. Le chant grégorien! Avez-vous bien pensé, monsieur l'abbé, non à ce qu'est le chant grégorien en lui-même, - je ne veux pas aborder l'analyse de sa constitution, - mais simplement à ce nom de *Chant Grégorien*, formé du nom d'un grand saint et d'un grand pape, auteur de ce Sacramentaire et de cet Antiphonaire qui ont fait l'admiration des siècles catholiques? Hé bien! moi, lorsque j'entends de semblables paroles proférées par un prêtre, le dirai-je? il me semble qu'il y a là, à son insu, sans qu'il s'en rende compte (pardonnez-moi, le mot m'échappe), il me semble qu'il y a là une ABDICATION. Je crois, moi, humble et pauvre laïque, je crois que l'Église ne doit pas descendre de ces hauteurs lumineuses d'où elle plane si fort au-dessus des misères et des vanités humaines, pour aller emprunter à l'opéra, plus bas encore, aux tréteaux de la foire, leurs illuminations, leur musique et leur mise en scène. Je crois que l'Église ne doit pas s'abaisser jusqu'à nos arts, mais que son rôle, que sa mission est d'élever nos arts jusqu'à Elle. Elle n'emprunte pas, elle donne. Elle ne vit pas de la vie du monde, elle est la nourricière universelle. Il y a un texte de l'Évangile qui exprime cette idée: *Quand je serai élevé au-dessus de la terre, je tirerai tout*

---

DEVIENT UN SCANDALE. »

(3) « Comment les prêtres catholiques, qui ont dans le chant grégorien la plus belle mélodie religieuse qui existe sur la terre, admettent-ils dans leurs églises les pauvretés de notre musique moderne? » Voir l'article *des Fossoyeurs* dans *la Maîtrise* du 15 novembre 1859, col. 103.

(4) « Si quelque chose peut faire comprendre ce qu'est le pouvoir propre de l'expression, indépendamment de tous les moyens accessoires d'effet le pouvoir de la pure mélodie dans ses rapports avec le sentiment intime et les lois spirituelles de l'homme, c'est l'incomparable beauté de quelques-uns des chants de l'Église, de certaines parties, par exemple, de la messe des morts, selon le rite romain. Ces mélodies sans rythme et sans mesure rigoureusement déterminés, semblables au cri pathétique, profond qui s'échappe des entrailles, saisissent, remuent, pénètrent, avec la puissance irrésistible de la nature même ». *Esquisse d'une philosophie*, par F. Lamennais, t. 3, p. 333. - M. l'abbé de la Mennais n'aurait certes pas mieux dit.

à moi (1). Je ne suis qu'un laïque, mais je crois que l'Église est le centre de tous les arts comme elle en a été le berceau; je crois qu'elle est, à elle seule, pour le chrétien, le plus beau spectacle, la plus belle représentation, le plus beau concert, *concentus*, et le plus bel ensemble. Ce n'est pas seulement dans l'ordre du dogme et de la foi que l'Église est mère et souveraine; elle est mère et souveraine dans tout ce qui découle de l'ordre de l'intelligence et de la conception. Elle est le vrai et unique sanctuaire où tous les arts s'épanouissent sous leurs types les plus purs, sous leurs formes les plus idéales. Elle a // 189 // la plus magnifique architecture dans le temple extérieur qui représente l'univers; elle a la plus belle sculpture dans les bas-reliefs historiques ou emblématiques et dans les statues des saints; elle a la plus belle peinture dans les fresques et les toiles de Michel-Ange et de Raphaël; elle a la plus belle poésie dans les textes des prophètes, David, Job, Isaïe, Jérémie, dont elle compose sa liturgie, comme la plus belle parole humaine dans l'éloquence de ses orateurs, des Bossuet, des Massillon, des Bourdaloue; elle a la plus belle ordonnance dans l'auguste majesté de ses cérémonies, dans les évolutions lentes et ondulées de ses processions, dans les rythmes cadencés de ses thuriféraires; elle a la mélodie la plus grave, la plus touchante, la plus pénétrante dans son plain-chant; elle a l'harmonie vocale la plus ravissante dans les chants célestes de Palestrina, et, dans l'orgue, le plus imposant et le plus merveilleux des orchestres.

Oui, le plain-chant est une mélodie sublime, d'un charme indéfinissable; et son caractère est incommutable, comme le caractère de tout ce que la Religion a consacré. Comme il n'a aucune des formules arrêtées et en quelque sorte palpables de l'art séculier, il semble ne pas toucher la terre. Tandis que la plus belle musique n'est souvent comprise que par l'esprit, le plain-chant est compris par le cœur. C'est la prière modulée suivant le simple élan de l'âme. Il n'y a rien en lui qui se prête à l'expression individuelle; dans son expression, il est impersonnel. De toutes les musiques que vous introduisez dans le temple, les plus belles, les plus religieuses même, car il y en a, ce n'est pas moi qui le nierai, moi que vous supposez exclusif, les plus religieuses, dis-je, n'expriment jamais que l'individu: c'est Marcello, c'est Hændel [Handel], c'est Bach, c'est Haydn, c'est Mozart, c'est Beethoven, c'est Cherubini, un homme, un artiste habile, mais ISOLÉ, qui, plus ou moins, se complaît dans son œuvre, qui se regarde, qui s'écoute.

Je vais dire une chose qui vous paraîtra paradoxale; elle ne l'est pas cependant. Oui, je dirai que plus le musicien se montre, plus le chrétien disparaît. Dans le plain-chant, l'idée de l'art humain est absente; ce n'est pas *un homme*, tel ou tel, c'est l'Homme, c'est l'Humanité en regard de Dieu. Le plain-chant a quelque chose qui s'impose, parce qu'il obéit au seul souffle du génie chrétien; c'est le produit de l'esprit social du catholicisme. Ce n'est pas le génie de saint Ambroise, de saint Grégoire, de saint Oddon, de Robert le Pieux, c'est le génie de l'Église; c'est l'hymne permanente de l'Église qui se continue sans fin; c'est la prière collective de tout un peuple, de toute une croyance, qui se personnifie en une mélodie qui est la mélodie de tous, la vôtre, comme la mienne, et que je reconnais mienne alors même que je me tais. Et cette mélodie, cette Note Romaine qui frappe toutes les oreilles, a un écho dans tous les cœurs; elle parle aux petits comme aux grands, aux pauvres et aux riches: *pusillis tum majoribus*. Elle est pour tous intelligible, parce qu'elle est à tous accessible et familière. Elle est simple et en même temps inépuisable dans les variétés d'expression de ses Modes. Ces modes, si pleins de mystères pour les érudits, n'en ont pas pour les oreilles des simples. Méfiez-vous des concerts d'amateurs, dit-on dans le domaine de l'art mondain. Ici, point du tout; la voix des ignorants, comme

---

(1) *Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum*. Joan 12, 34.

celle des savants, la voix des femmes, des enfants, des vieillards, chacune de ces voix devient un élément de ce vaste unisson, pourvu que chacun chante avec docilité, foi et recueillement. Et ce chant, qui ne rappelle en rien les chants du siècle, qui ne réveille en rien les passions terrestres, dégoûte, au contraire, des uns et détache des autres, tant son expression // 190 // est idéale, son caractère extatique, et tant ses ondulations montent, montent, comme les flots de l'encens dont il sembla avoir le parfum. Et ce chant est celui qui, depuis douze siècles, retentit en tous les lieux où le Catholicisme s'est étendu, hameau ou cité; il retentit aux mêmes jours, aux mêmes heures, sur tous les points du globe à la fois. « D'un pôle à l'autre, vous dirai-je avec un grand apologiste, le catholique qui entre dans une église de son rit, est chez lui... En arrivant, il entend ce qu'il entendit toute sa vie; il peut mêler sa voix, à celle de ses frères...(1). » Le chant grégorien est le chant qu'ont, chanté nos pères, que chanteront nos neveux, perpétuel, universel comme le culte dont il est le complément. Il est à l'abri, non sans doute de toute *évolution*, mais de toute *révolution*, de tout bouleversement; et ce qu'on appelle les périodes, les transformations, les progrès de l'art, il les ignore.

- Je conviendrai sans peine, monsieur, dit l'ecclésiastique en s'adressant à notre ami, que je n'ai pas étudié cette matière comme vous. Mais j'en fais l'aveu sincère, rien de ce que j'ai entendu jusqu'à ce jour, rien de ce que l'on nous a donné au séminaire et dans nos paroisses sous le nom de plain-chant ne me paraît répondre au brillant tableau que vous venez de tracer, A part deux ou trois morceaux consacrés, le plain-chant, pris dans son ensemble, m'a toujours paru la plus lourde et la plus monotone psalmodie.

- Vous prévenez ma pensée, monsieur l'abbé, car j'allais immédiatement ajouter que si vous avez jugé du chant grégorien par ce que l'on entend tous les jours dans nos paroisses dans les campagnes surtout, et même dans la plupart des paroisses des grandes villes, vous avez parfaitement raison. Seulement, ce n'est pas là le plain-chant.

Rien de plus assommant, de plus barbare, de plus inhumain que le plain-chant martelé, grommelé, vociféré, tel qu'il l'est aujourd'hui presque en tous lieux. Si, en effet, vous n'avez jamais entendu chanter le plain-chant d'une manière posée, mélodieuse, accentuée, rythmée et cadencée, comme il doit l'être, non-seulement je vous excuse, mais encore je partage votre réprobation. Cette universelle décadence du plain-chant tient à une foule de causes qu'il serait trop long d'énumérer; mais, avant tout, à l'enseignement musical des séminaires, qui, tendant de plus en plus à se séculariser, a amené à sa suite ce vertige pour l'art mondain et la musique théâtrale dont presque tous les jeunes ecclésiastiques sont atteints, et comme conséquence nécessaire le mépris du plain-chant. De là vient que, dans la plupart des messes paroissiales, le rôle du plain-chant se réduit de plus en plus, que l'on en supprime tout ce qui rigoureusement peut en être supprimé, et que les pièces qu'il est impossible de passer sous silence, telles que les introïts, les graduels, les communions, etc., sont dépêchées au plus vile, pour faire à la musique la place la plus large possible.

Qu'est devenu le temps, monsieur l'abbé, où l'enseignement du plain-chant était obligatoire dans toutes les maisons ecclésiastiques, les couvents, les divers ordres religieux, les ordres de femmes même; où tous les prélats, tous les pontifes en recommandaient l'étude; où il eût été honteux d'ignorer les modes, les formules de la psalmodie, ainsi que les règles de l'accent et du rythme?

---

(1) *Du Pape*, par le comte de Maistre, 2<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 202.



Qu'est devenu le temps où les chantres et les enfants de chœur étaient tenus de *prévoir*, c'était un mot consacré, c'est-à-dire // 191 // de répéter d'avance l'office de chaque solennité, et où les chanoines devaient se mettre en mesure de réciter l'office *par cœur*, sans le secours de livres, sous peine d'amende et de pénitence? On a laissé le flot musical envahir la cellule du jeune séminariste; il a envahi jusqu'au sanctuaire. Il n'y a plus de lutrin; il y a un chef d'orchestre, un accompagnateur entouré de ses choristes et de ses instrumentistes, et, parmi les uns et les autres, figurent des virtuoses et des acteurs de l'Opéra. Le malin, ces derniers endossent le surplis, le soir ils s'affublent des déguisements de la folie. Comment voulez-vous qu'à leurs yeux l'église ne soit pas un théâtre? Elle échange avec les théâtres ses fonctionnaires, qui deviennent des espèces de *maître Jacques*, moitié sacrés, moitié bouffons! Cette idée me révolte.

Oh! oui, monsieur l'abbé, poursuit notre ami, je souffre cruellement quand je vois le plain-chant ainsi mutilé, déchiré, massacré par des voix de chantres inintelligentes et brutales. Dans les paroisses des campagnes, il est affreux d'entendre le plain-chant beuglé et braillé par des voix discordantes; principalement par ces voix d'enfants qui n'ont plus rien d'enfantin et qui hurlent comme si on leur faisait subir le supplice de la strangulation. Mais cette souffrance n'est pas comparable à celle que j'éprouve quand je vois l'Église introniser chez elle les produits infimes des théâtres et des divertissements mondains. Là, il n'y a qu'ignorance, inhabileté; mais, ici, il y a scandale. Aussi, quand l'Église, dans la malheureuse pensée d'attirer du monde chez elle, s'oublie jusqu'à venir dire à l'art des théâtres: Prêtez-moi votre musique, vos airs, vos fioritures, vos ophicléides, vos cornets à pistons, vos roulades, vos fanfares; quand je la vois, Elle qui fait la loi et ne la reçoit pas, Elle qui n'a rien à envier à personne, tendre une main suppliante à cet art des théâtres et des concerts en plein vent, oh! alors, dans ma foi de chrétien, dans mon orgueil d'enfant de l'Église, je me sens profondément humilié.

Savez-vous que cette fatale pensée d'attirer du monde dans l'église par des spectacles et des chants profanes pourrait mener loin! Et d'abord, vous comptez ceux que vous attirez ainsi, mais comptez-vous ceux que vous envoyez dans des lieux dangereux? N'est-il pas à craindre de plus, que la première idée qui vienne à l'esprit de ceux qu'on attire de cette manière ne soit celle-ci: l'Église se défie d'elle-même; elle a perdu sa force sur les esprits, et, ne sachant comment la ressaisir, elle fait appel au luxe extérieur?

Faut-il vous raconter ce que disait un jour un vieux curé de Paris à un autre curé de Paris qui avait inauguré dans sa paroisse un *31 Mois de Marie* excessivement brillant? « J'ai assisté, dit le premier, à un de vos Mois de Marie; les illuminations, les chants, la musique, tout est à souhait; c'était une soirée ravissante.- N'est-ce pas, dit l'autre d'un air satisfait? - Pourtant, reprit le premier, il y manquait une chose. - Et quoi donc? - Et, pardieu, vous avez oublié de faire passer des glaces. »

Vous riez, messieurs; il n'y a pas de quoi rire, hélas! Il n'en est pas moins vrai que cette pensée d'attirer du monde dans les églises par des chants profanes, est une pensée fatale; je ne m'en dédis pas. Je ne veux certes rien exagérer; mais pensez-vous que la tolérance de semblables abus dans le temple, n'ait pas, je ne dirai pas provoqué, mais favorisé au dehors d'autres scandales sur lesquels tous les cœurs chrétiens ont gémi?

Si la simple représentation des choses saintes sur le théâtre, alors même que cette représentation a lieu sans intention arrêtée de les livrer au ridicule, si cette simple représentation est déjà une profanation, combien de profanations n'avons-

nous pas eu // 192 // à déplorer depuis trente ans! Nous avons eu *Robert le Diable* avec ses moines, sa cathédrale et son orgue; puis *la Juive* avec ses cardinaux; puis les *Huguenots* avec leurs moines bénissant les poignards de la Saint-Barthélémy; puis le *Prophète* avec sa cathédrale encore et ses chorals d'anabaptistes, et une foule d'autres ouvrages du même genre. Que vous dirai-je, monsieur l'abbé? n'est-il pas à craindre que deux ou trois paroisses de Paris, qui avaient acquis alors une bien grande célébrité, qui avaient fait beaucoup parler d'elles, à cause de l'appareil théâtral déployé dans leurs exécutions musicales, ne se soient un peu trop écartées de cette gravité et de cette austérité qui doivent envelopper d'un voile auguste les cérémonies du sanctuaire et qu'en sortant ainsi de leurs limites elles n'aient en quelque sorte poussé les théâtres à sortir des leurs? N'est-il pas à craindre que ceux-ci ne se soient dit: Eh bien! puisqu'on fait du théâtre dans l'Église, pourquoi ne ferions-nous pas de l'Église sur le théâtre?

Et qu'est-il advenu? Il est advenu que la musique religieuse, ainsi transportée sur la scène par des mains habiles, s'est montrée véritablement religieuse, parce que la couleur religieuse devenait ainsi une des conditions de la vérité dramatique; tandis que la musique extérieure adoptée par certaines églises, s'est montrée d'autant plus profane que ces mêmes églises s'étaient plus préoccupées de cette malheureuse idée de gagner des âmes à Dieu par l'attrait des séductions mondaines.

Vous direz sans doute, monsieur l'abbé, que ce n'est pas à moi à dire ces choses, et vous aurez encore raison. Mais je vous demanderai qui les dira, puisque ceux qui doivent les dire ne les disent pas, ou plutôt disent le contraire? puisque, à les en croire, il n'y aurait plus qu'à embaumer pieusement le plain-chant et lui faire un bel enterrement avec tambours et trompettes, *cum tympano et choro et cymbalis bene sonantibus*?

Je ne dis pas cela pour vous, monsieur l'abbé. À la manière dont vous m'écoutez depuis quelques instants, je crois entrevoir que vous n'êtes plus l'ennemi aussi déclaré du chant grégorien.

-Tout à l'heure je m'expliquerai, dit l'ecclésiastique. Avez-vous quelque chose à ajouter?

- Deux mots encore, repartit notre ami. Pour résumer toute cette discussion, j'ai à vous présenter un contraste qui me semble propre à faire quelque impression sur votre esprit. Je ne vous demande qu'un court moment d'attention.

Il y a des saints qui ont passé leur vie dans leur cellule, aux pieds du Crucifix; qui ont donné pendant le séjour qu'ils ont fait sur la terre les plus admirables exemples de patience, de piété, de chasteté, de sacrifices en tout genre, de détachement absolu des choses du monde, de mépris pour les vanités et les plaisirs profanes; et qui, dans la contemplation de l'infinie grandeur de Dieu, de son infinie miséricorde, de son amour infini pour les hommes, ont composé des mélodies qui ont ravi d'admiration les souverains pontifes, les princes de l'Église, les Pères, les docteurs de la foi, les rois, les populations entières; mélodies tellement sublimes, touchantes, inspirées, que l'Église les a recueillies en un corps, les a adoptées, consacrées, et en a fait le recueil des chants qu'elle fait entendre sur toute l'étendue de la terre, durant la célébration des saints mystères, et dans toutes ses solennités de réjouissance ou de deuil.

Il y a des hommes mondains, monsieur l'abbé, des indifférents, qui ne se sont jamais soucié de foi religieuse, ni de pratique religieuse; qui n'ont jamais mis le pied

dans une église pour y prier; qui ont passé toute leur vie dans les enivre- // 193 // - ment [enivrement] de la vanité, dans la recherche constante de jouissances sans cesse croissantes, qui ont accordé à leurs sens toutes les satisfaction que le monde, la richesse, le luxe, l'art de multiplier ces jouissances, de les diversifier, de les rendre plus tires, pouvaient leur procurer. Et ces derniers, musiciens de génie sans doute, car Dieu les avait comblés de ses plus beaux dons, ont écrit les chants les plus charmants, les plus suaves, les plus enchanteurs qu'on puisse entendre, et, en les écrivant, ils ont eu en vue de faire passer dans l'imagination et les sens de leurs auditeurs toutes les images de volupté dont ils étaient eux-mêmes saturés. Et le monde, dans ses triomphes les plus étourdissants, ne juge rien de mieux, pour célébrer ses joies, que de faire exécuter ces chants avec toute la pompe et les brillants accessoires qu'ils peuvent comporter.

Et il s'est trouvé, monsieur l'abbé, (encore une fois, je vous proteste que je ne veux nullement faire allusion à vos paroles), il s'est trouvé des prêtres du Christ, qui ont proclamé ces derniers chants les seuls dignes du sanctuaire, dignes d'exalter les louanges du Dieu trois fois saint, les vertus sans tache de la vierge Marie, et qui ont osé dire que les autres chants, les chants des saints, avaient fait leur temps, et qu'ils devraient être bannis définitivement du temple comme on balaye des vieilleries!. Je voudrais, monsieur l'abbé, que tous ces ecclésiastiques, d'ailleurs si sincères, si respectables, mais bien mal inspirés, fussent ici présents; je leur dirais: Voyons, Messieurs, répondez-moi: pensez-vous que l'Église doive expulser les chants composés par les saints sous l'inspiration du Saint-Esprit, et adopter les chants des compositeurs mondains, les chants que ceux-ci ont écrits sous l'inspiration du...

- Du Diable? firent en chorus l'ecclésiastique et les assistants.

- Quoi! vous aussi, monsieur l'abbé?

- Hé bien, oui, moi aussi, répondit le prêtre. J'étais un peu ébranlé, j'en conviens, par certains enthousiasmes de mon cher curé, quoique je ne partageasse entièrement ni son engouement pour les solos mignons, ni ses préventions contre le plain-chant. Lorsque j'ai appris que vous étiez ici, je me suis promis de profiter de l'occasion qui s'offrait d'elle-même de connaître à fond votre pensée sur tous ces points. Notre aimable régisseur, M. N..., à qui j'avais communiqué mon dessein, m'a parfaitement secondé en me plaçant auprès de vous. Alors qu'ai-je fait? je me suis emparé des arguments de notre excellent curé, qui ne sont pas bien forts, comme vous voyez, et je vous les ai décochés un peu au hasard peut-être, sachant bien que je m'exposais à être rudement secoué, ce qui n'a pas manqué.

- C'est-à-dire, fit le régisseur, que M. le curé de L. a reçu la bourrasque sur le dos de monsieur l'abbé.

- M. l'abbé peut dire comme le psalmiste: *Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores*, s'écria M.\*\*\* avec emphase.

- *Peccatores*, en effet, dit notre ami en saisissant affectueusement la main de l'ecclésiastique. C'est un pauvre pécheur qui réclame de vous indulgence et absolution pour quelques expressions et quelques mouvements un peu vifs qu'il n'a pu retenir...

- Non pas, non pas, reprit l'abbé. C'est moi qui ai provoqué cette vivacité. Elle s'explique d'ailleurs naturellement par la chaleur de vos convictions, auxquelles le premier je rends hommage. Je vous félicite, au contraire, d'avoir défendu avec cette

ardeur et cette sincérité la cause du plain-chant qui est, après tout, le véritable chant de l'Église, puisque l'Église est le lieu de // 194 // la prière, *domus orationis*, et non un lieu où les oreilles des fidèles doivent être chatouillées par des chansonnettes mondaines.

- Ce n'est pas, fit observer M. d'A..., ce n'est pas seulement la cause du plain-chant que notre ami a plaidée, c'est encore, monsieur l'abbé, la cause de la religion.

- Vrai! répondit l'ecclésiastique, je ne suis point éloigné de le penser.

**LA MAÎTRISE, 15 avril 1860, pp. 182-194.**

Journal Title:	LA MAÎTRISE
Journal Subtitle:	JOURNAL DES GRANDES ET DES PETITES MAÎTRISES
Day of Week:	
Calendar Date:	15 April 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	12
Year:	3 <sup>ème</sup> année
Series:	None
Issue:	15 Avril 1860
Livraison:	None
Pagination:	182-194.
Title of Article:	LE PLAIN-CHANT ATTAQUÉ PAR UN PRÊTRE ET DÉFENDU PAR UN LAÏQUE.
Subtitle of Article:	None.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front Page and Internal Text
Cross-reference:	None.